

Murray Bookchin

Au-delà de la rareté

L'anarchisme dans une société d'abondance



Présentation de Vincent Gerber

écosociété

COLLECTION

RETROUVAILLES

AU-DELÀ DE LA RARETÉ

Coordination éditoriale: David Murray

Illustration de la couverture: *Pre-flooded wetlands and stilt houses*. Carte postale tirée de «Where the Grass is Greener». © Tomorrows Thoughts Today. Liam Young et Daryl Chen. <www.tomorrowsthoughtstoday.com>

Typographie et mise en pages Yolande Martel

L'édition originale de ce livre a été publiée en 1971 par Ramparts Press (Berkeley, CA) sous le titre *Post-Scarcity Anarchism* (dernière réédition: Oakland, AK Press, 2004).

© Les Éditions Écosociété, 2015, pour l'édition française

© Vincent Gerber, 2015, pour la présentation

© The Murray Bookchin Trust, 2015

ISBN 978-2-89719-239-6

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2016

Ce livre est disponible en format numérique

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bookchin, Murray, 1921-2006

[Post-scarcity anarchism. Français]

Au-delà de la rareté: l'anarchisme dans une société d'abondance

(Collection Retrouvailles)

Traduction de: Post-scarcity anarchism.

ISBN 978-2-89719-239-6

I. Anarchisme. 2. Radicalisme. 3. Écologie.

I. Titre. II. Titre: Post-scarcity anarchism. Français.

III. Collection: Collection Retrouvailles.

HX833.B6614 2016

335°.83

C2015-942348-1

Nous remercions le Conseil des arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication. Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada pour nos activités d'édition.

Nous remercions le gouvernement du Québec de son soutien par l'entremise du Programme de crédits d'impôt pour l'édition de livres (gestion SODEC) et la SODEC pour son soutien financier.

Murray Bookchin

AU-DELÀ DE LA RARETÉ
L'anarchisme dans une société
d'abondance

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Helen Arnold, Daniel Blanchard, Vincent Gerber
et Annick Stevens*

Présentation de Vincent Gerber

COLLECTION

RETROUVAILLES



LES ÉDITIONS
écosociété

MONTRÉAL

TABLE DES MATIÈRES

Présentation	9
Introduction	23
Au-delà de la rareté	46
Écologie et pensée révolutionnaire	70
Vers une technologie libératrice	97
Les formes de la liberté	154
Écoute, camarade!	183
Note sur les groupes d'affinité	233
Les événements de mai-juin 1968 en France	
1 – France : un mouvement pour la vie	236
Les événements de mai-juin 1968 en France	
2 – France : extrait d'une lettre	247
Désir et besoin	258
Postface	273

*À la mémoire de Josef Weber
et Allan Hoffman*

PRÉSENTATION

LA VIE EST UN CITRON. Parfaitement. La vie est un citron et je veux qu'on me rembourse.

La formule n'est pas de moi. Elle provient de paroles d'une chanson, peu connue au demeurant, de Meat Loaf¹. Comment ? D'ordinaire, on ne cite pas des intellectuels de haut vol, dont la parole fait autorité, plutôt que des chanteurs de rock passés de mode ? C'est vrai, mais on peut, je crois, trouver autant d'enseignements dans la musique que dans les essais théoriques. La culture est aussi, parfois, politique. Un moyen de transmission faisant l'économie des mots et de la démonstration pour se concentrer sur le message. Son bon sens. Une forme de clairvoyance intuitive qui nous touche directement.

Alors on s'interroge. La vie est un citron. Et pourquoi pas, finalement ? Jaune et belle du dehors, elle sait se montrer agui-cheuse et délicieusement attirante. Au point de désirer croquer dedans à pleines dents. Mais une fois passé à l'acte, la réalité nous rattrape. Et plutôt sévèrement. Caché derrière ses beaux atours, son jus se révèle acide. Il nous agresse le palais. Notre grimace en dit alors long sur notre déception. Déçus, résignés, on se contentera de faire comme tout le monde, de presser ce fruit défendu, de le diluer, pour n'en retirer que les quelques gouttes appréciables. Le reste sera jeté, oublié. Composté, au mieux.

1. Les curieux pourront aller écouter « Life Is a Lemon and I Want My Money Back », tiré de l'album *Bat Out of Hell II*, paru en 1993. À noter que les paroles sont de Jim Steinman, la paternité de la formule lui revient donc.

Où est l'écologie sociale dans tout cela? Murray Bookchin a lui aussi rappelé dans ses premiers écrits combien la culture pouvait être politique – et que la révolution prendrait forme au travers du développement d'une contre-culture alternative. Une libération de la vie quotidienne. C'était le message de *Post-Scarcity Anarchism*, et il reste valable quarante ans plus tard.

Mais le parallèle sur lequel je voudrais insister réside bel et bien dans cette histoire de citron. Beaucoup, aujourd'hui, ressentent la frustration que génèrent nos existences modernes. Ce sentiment – légitime – est engendré par la distance entre ce qu'on souhaiterait réaliser, nos aspirations, et ce qu'on parvient à concrétiser réellement. Et la société actuelle est frustrante par nature. C'est d'ailleurs l'un des moteurs qui la font avancer. D'un côté, l'épanouissement nous est promis et se dresse devant nous, à portée de main; de l'autre, il ne cesse de nous échapper. Nous nous trouvons ainsi face à une illusion qui miroite en permanence autour de nous: dans la rue, dans les publicités, dans la pléiade d'offres culturelles et de loisirs proposés, dans les discours politiques ou encore dans les promesses de la technologie – en fait, dans le potentiel de ce monde en général. Le «ce qui pourrait être», dirait Bookchin, qui génère une tension face à «ce qui est».

Car le propre de l'illusion est de ne jamais devenir réalité. Notre quotidien ne s'améliore pas, les inégalités se creusent, le temps dévolu au travail (quand on en a un) continue de croître au détriment de celui dédié au loisir et au développement personnel et social. Le mirage recule à mesure qu'on avance. Et nous y sommes à ce point habitués que la déception engendrée nous paraît, en fin de compte, parfaitement normale. Alors la révolte qui avait surgi quand nous avions vaillamment mordu le citron laisse finalement place à la résignation. La vie en régime capitaliste est un citron, il faut la presser pour en retirer un peu de jus. La diluer. Le reste est à jeter.

Murray Bookchin aura été de ceux qui ont clamé qu'on aurait tort de faire de cet état de fait une fatalité. Lucidement, il a rappelé qu'il existe d'autres fruits dans lesquels mordre. Des fruits non

défendus, non pourvus de ce mécanisme de défense acide et agressif. Les textes qui composent *Post-Scarcity Anarchism* nous aident à comprendre ce rapport au monde, à dénoncer notamment les illusions de la rhétorique néolibérale actuelle, avec ses promesses hypocrites de progrès et ses conséquences catastrophiques sur le monde naturel et humain. En cherchant à mettre en surface le fond du problème, Bookchin nous a rappelé quels pépins se terraient à l'intérieur de ce bel agrume, une fois retirée sa parure lisse et attirante. Des pépins que l'on rencontre au sein de nos relations sociales, au travail, dans les luttes de pouvoir et de compétition que ces relations génèrent. Dans nos relations à l'autre, mais aussi, par extension, à la nature – et à soi-même également.

* * *

En quoi revenir aux textes qui composent *Post-Scarcity Anarchism* est-il pertinent dans le contexte qui est le nôtre ? D'abord parce que c'est dans ceux-ci que Bookchin sème les premiers germes d'une écologie « sociale » qu'il contribuera plus que tout autre à conceptualiser. Une écologie sociale qui peut être considérée comme un projet d'analyse développé et cohérent des racines qui ont rendu notre citron de vie si peu agréable. Mais pour l'exprimer, Bookchin ne s'embarrassa pas d'allégorie fruitière comme je le propose. Il a cherché ses propres mots. Impliqué dans l'éclosion de la Nouvelle gauche (New Left) aux États-Unis, il en a adopté la position de rupture avec le lexique traditionnel de la gauche marxiste classique. Les « camarades prolétaires », la « lutte des classes », les « rapports sociaux de production » relevaient d'un vocabulaire issu d'un temps différent et auquel les générations nées après la Seconde Guerre mondiale peinaient à s'identifier².

2. Qu'on ne se méprenne pas : s'il en a abandonné le langage et certaines caractéristiques dont il était critique – le centralisme, le productivisme, l'autoritarisme, etc. –, Bookchin n'a jamais complètement rompu avec l'analyse marxiste et s'appuie passablement sur elle. De la même manière, il a très ouvertement puisé

À la place, les mots-clés du dictionnaire qu'a utilisé Bookchin furent « êtres humains », « écologie » et surtout « hiérarchie » et « domination ». Et ce n'était pas juste une question de vocabulaire, mais bien de concept. Mettre le doigt sur la domination sociale et la hiérarchie, ou plus justement *les dominations sociales* et *les hiérarchies*, renvoie bien au-delà d'un système économique vicié. Cela touche l'ensemble d'entre nous qui les subissons au quotidien, directement, à notre niveau – à *tous* les niveaux.

De plus en plus, notre rapport au monde devient une course continue dans laquelle nous cherchons à être au-dessus de l'autre, que ce soit pour des questions d'estime et de prestige ou pour rafler les places (ou les marchés) convoités – et ce pouvoir de décider selon ses propres vues, qui les accompagne généralement. Toujours ce rapport : dominant ou dominé, décider ou se soumettre, gagnant ou perdant. On n'est que très rarement confronté à une relation d'équité ou de partage. Presque jamais à une volonté de coopération avec l'autre ou de réflexion commune sur les besoins – sauf s'il y a un profit potentiel à la clé, évidemment. Et cela même au sein de la sphère privée. Pour Bookchin, le constat est clair : nous sommes passés d'une *économie* de marché à une *société* de marché. La concurrence et la hiérarchie se sont répandues partout, unies dans un mariage de raison sous un modèle qu'on nomme par convenance « capitalisme ».

Bien sûr, les tenants de ce modèle socioéconomique (les vendeurs de citrons) nous diront qu'il engendre l'excellence, que la concurrence sert de source de motivation pour donner le meilleur de soi – ce qui reste à prouver. Or la vraie question qu'il faut nous poser est : à quel prix ? Car la concurrence fait aussi ressortir nos pires instincts. La domination engendre nécessairement l'exclu-

dans de nombreuses traditions de gauche (marxiste, anarchiste, socialiste-utopique, féministe, etc.) dans le but avoué d'en faire une synthèse. Cela n'en fait pas moins l'un des penseurs les plus originaux du xx^e siècle, notamment de par le vent de renouveau qu'il a insufflé sur des domaines comme la technologie, l'écologie, la pensée révolutionnaire et la domination, qu'il a intégrés de manière pertinente au sein des propositions théoriques de la gauche.

sion, la démoralisation, et finalement le mal-être et la perte d'estime pour ceux qui se retrouvent en bas de l'échelle. La logique mathématique est implacable : quand l'un gagne, l'autre perd. On l'oublie trop souvent, car la chaîne est longue entre le haut et le bas de l'échelle, mais les faits sont là, indéniables. Soit on m'assujettit, soit j'assujettis. Alors, oui, le meilleur gagne peut-être. Mais si c'est en ravageant tout sur son passage, la victoire sera aigre. On peut jouer au jeu de la croissance ou la mort, mais ce pourrait bien être les deux. Et voilà l'acidité de mon agrume. C'est la logique même du système. Et la nature, embarquée malgré elle dans cette compétition et cette usure, en est toujours la première victime.

Ce constat établi, Bookchin a alors posé les questions cruciales : « comment changer ? » et « vers quoi se tourner ? » Autrement dit, comment repenser la société pour la fonder sur des bases neutres, libérées de la domination de l'humain par l'humain ? Il a alors complété son vocabulaire militant d'autres termes et concepts, comme « décentralisation », « après-rareté », « démocratie directe » ou encore « éco-technologie ». Et l'image de sa société non hiérarchique, non concurrentielle, prit forme.

Ses propositions étaient multiples, mais pointaient toutes vers un même objectif : aller vers une simplification, un retour à l'essentiel. Soit une société épurée de l'inutile, du gaspillage induit par une production globalisée et où la couche étouffante d'administratif économique et étatique serait remplacée par une auto-gestion locale. Les choix politiques y reviendraient au corps auto-institué des citoyennes et citoyens. Chacun et chacune serait partie prenante de la vie politique et aurait directement son mot à dire sur les débats qui l'animent. Les ressources naturelles et matérielles dont la population dépend deviendraient un patrimoine commun. Elles seraient gérées dans le but de répondre aux besoins véritables et rendues disponibles pour chacun et chacune quand il ou elle en a besoin. Sans restriction. Vous êtes malade : vous allez voir la personne apte à vous soigner. Vous avez faim : vous vous rendez vers un lieu d'approvisionnement et prenez ce

dont vous avez besoin (il y a de toute façon largement assez pour tout le monde). Vous avez besoin d'un meuble, d'un outil, d'un nouveau vêtement ou d'un objet quelconque : vous passez chez l'artisan capable de vous le procurer, voire de vous le façonner sur mesure. Sans pression. Sans objectif de profit à atteindre. Sans contrepartie ? Si, en retour, vous offrez vous-même vos capacités à la société. Et c'est normal.

C'était l'idée d'une société d'abondance, rendue possible selon Bookchin par les progrès de la technologie moderne (un principe, il est vrai, régulièrement et légitimement remis en question, mais défendable dans le cadre posé par Bookchin lui-même). Une abondance de biens à disposition, mais surtout de temps à consacrer à des activités personnelles ou professionnelles redevenues agréables et chargées de sens. Autant d'éléments si nécessaires à notre bien-être que l'économie de marché ne parvient pas à nous offrir. Murray Bookchin estimait ainsi qu'aujourd'hui, et pour la première fois dans l'histoire humaine, nous pouvions sortir de la lutte constante pour la survie pour, enfin, commencer à vivre. Une vie de qualité, forte de toutes les richesses qu'elle a à offrir. Pourquoi s'en priver ? Cette société a potentiellement tout pour porter ses fruits.

Une utopie ? Certes, mais qui se voulait réaliste. Développé une première fois au sein des textes qui composent ce recueil, le projet imaginé par Murray Bookchin n'avait pas la prétention d'être un simple exercice intellectuel et coupé du monde. Il s'agissait bien d'un programme militant. Aussi utopiques soient-ils dans leurs fondements, chacun des éléments de proposition avancés par l'écologie sociale peut être mis en place concrètement, si tant est que nous nous en donnons les moyens. Non sans difficultés, non sans temps d'adaptation, c'est certain, et non sans fausses pistes non plus – Bookchin le reconnaîtra d'ailleurs plus tard pour certains développements technologiques (les ordinateurs notamment) qu'il entrevoyait alors. On s'en rend compte à la lecture, ses propositions étaient aussi imprégnées de sa réalité américaine. Lui-même admettait sans peine s'adresser en premier

lieu à ses concitoyens : ils étaient, après tout, les habitants de la nation qui symbolisait, et c'est toujours le cas, le cœur névralgique des problèmes qu'il dénonçait³.

* * *

Publié pour la première fois en 1971 aux États-Unis, *Post-Scarcity Anarchism* a largement propulsé Murray Bookchin au rang des principaux penseurs modernes de l'anarchisme – et de l'écologie politique également, dont le New-Yorkais est un des précurseurs. Premier ouvrage signé de son nom (il utilisait jusque-là divers pseudonymes), il regroupe ses articles les plus importants écrits dans les années 1960. On y retrouve ce qui deviendra les fondements de sa pensée : le concept de société d'«abondance» (*post-scarcity*, littéralement «ayant dépassé la rareté» ou «post-rareté», qui se situe «au-delà de la rareté»⁴), les possibilités modernes et libératrices des technologies, un plaidoyer pour la réduction de la taille des mégapoles et la formation d'écocommunautés décentralisées et confédérées, une critique appuyée du marxisme

3. Les récents développements de sa pensée au Kurdistan laissent penser que les fondements de son écologie sociale, notamment son modèle politique confédéraliste, pourraient bien prendre vie là où on ne l'attendait pas. Cela montre que son message ne se limite pas aux contrées dominées par l'héritage occidental. Voir entre autres les articles sur le sujet publié par les sites <www.new-compass.net/> et <<http://roarmag.org/>>, de même que la brochure du leader kurde Abdullah Öcalan, *Confédéralisme démocratique* (International Initiative Editions, 2011) et le site de l'Institute for Social Ecology, <www.social-ecology.org/>.

4. Comme beaucoup d'expressions inventées par Bookchin, celle de «*post-scarcity*» fait référence à un concept difficile à rendre dans un équivalent français. Le principe qu'elle sous-entend, dans la définition que lui donne Bookchin, est celle d'un monde où la rareté a été dépassée : elle a cédé la place à l'abondance. Abondance des moyens d'existence – nourriture, vêtements, logements, etc. – mais aussi de liens, de possibilités, et donc de liberté. Elle ne doit pas être comprise dans le sens productiviste ou consumériste d'un accès à une pléthore de biens commerciaux divers, mais bien d'une vie qui n'a pas à se soucier d'assouvir ses moyens d'existence (le domaine de la survie) et qui peut donc se consacrer pleinement à assouvir ses désirs réels. Voir Vincent Gerber et Floréal Romero, *Murray Bookchin, pour une écologie sociale et radicale*, Neuvy-en-Champagne, Le passager clandestin, coll. «Les Précurseurs de la décroissance», 2014, p. 20-21.

dogmatique et une étude historique des mouvements révolutionnaires et d'émancipation populaire. Cela à une époque où ces questions étaient peu discutées. Comme il l'écrivait lors de la réédition du livre en 1986 :

Il n'existait pas de mouvement écologique quand j'ai écrit «Écologie et pensée révolutionnaire» (1964), pas de mouvement de «technologie appropriée» quand j'ai écrit «Vers une technologie libératrice» (1965), pas de mouvement communautaire quand j'ai écrit «Les formes de la liberté» (1968). Il faudrait garder en tête que les propositions pour utiliser l'énergie solaire et le vent, par exemple, ont été abandonnées par les spécialistes du domaine quand mon essai sur la technologie a été rédigé, et aucune attention sérieuse n'était portée à la communauté en tant que phénomène politique quand j'explorais le besoin d'institutions libératrices. [...] Non seulement il aura fallu plus d'une décennie aux marxistes pour considérer ces questions autrement que triviales, mais aussi pour leur faire renoncer à les traiter, au mieux, de «petit bourgeois», ou au pire d'outrageusement «réactionnaires»⁵.

Bookchin avait la prétention de sortir la pensée socialiste du XIX^e siècle qui l'a vu naître pour la faire entrer dans ces temps nouveaux nés après la Seconde Guerre mondiale. Un travail d'actualisation qui serait d'ailleurs à poursuivre aujourd'hui.

Si l'ensemble de ce recueil était resté inédit en français, une large part des articles qui le composent avaient déjà fait l'objet d'une traduction, notamment au sein du recueil *Pour une société écologique* (Paris, Christian Bourgois éditeur, 1976) et de quelques revues aujourd'hui disparues⁶. Plusieurs textes phares de l'écologie sociale s'y retrouvent. D'abord «Écologie et pensée révolu-

5. Murray Bookchin, *Post-Scarcity Anarchism*, 2^e édition, Montréal, Black Rose Books, 1986, p. 44.

6. Merci aux traducteurs d'alors, notamment Daniel Blanchard et Helen Arnold, ainsi qu'au Centre international de recherches sur l'anarchisme (CIRA) de Lausanne qui m'a permis de retrouver certaines de ces traductions. Celles-ci ont fait l'objet d'une révision et ont été adaptées aux dernières éditions du recueil.

tionnaire» (1964)⁷, qui est une première synthèse claire et le point de départ de ce que l'auteur commence à nommer «l'écologie sociale». L'article montre le cul-de-sac autant écologique qu'humain de nos institutions, devenues oppressives et destructrices pour nous comme pour la nature. Un appel au besoin de reconstruire la société sur d'autres bases, écologistes et libertaires, et au besoin d'«humaniser l'humanité». Bookchin y fait également preuve d'une grande perspicacité d'esprit. On le voit mettre en garde, 25 ans avant la mise sur pied du Groupe intergouvernemental d'experts sur l'évolution du climat (GIEC), contre l'augmentation constatée d'émissions de dioxyde de carbone dans l'atmosphère, de crainte que cela provoque un effet de serre pouvant amener «des types de perturbations atmosphériques de plus en plus dangereuses». Il avait ainsi déjà très bien saisi les implications à venir du phénomène du réchauffement climatique, dont la problématique ne sera soulevée sérieusement qu'à la fin des années 1980. On remarquera aussi cette appréhension des appareils électroniques, pouvant devenir des intermédiaires trop présents dans les relations sociales. Il est aisé de constater tout l'impact qu'ils ont depuis pris sur notre quotidien. Le texte a ainsi conservé toute sa pertinence aujourd'hui. Et il peut être considéré comme posant les fondements de l'écologie sociale.

«Pour une technologie libératrice» (1965) se penche de son côté sur le potentiel libérateur du développement technologique. Bookchin y défriche également la question des énergies renouvelables, avec en ligne de mire la réduction drastique du temps dévolu au travail ainsi que la suppression des besognes pénibles et inhumaines au profit des tâches plus créatives. De ces écotecnologies qu'il présente, ces nouvelles formes d'utilisation et de techniques, certaines seront même testées sur le terrain par les

7. Selon les sources officielles, «Écologie et pensée révolutionnaire» aurait été publié pour la première fois en 1964, dans les pages de la revue *Comment*, mais il ne reste pas de copie de cette version. La version qui fut publiée dans la première édition de *Post-Scarcity Anarchism* est annoncée de 1965 par l'auteur et est la seule connue aujourd'hui.

militants de l'écologie sociale. Ce fut notamment le cas au sein de l'Institute for Social Ecology (ISE), l'institut de recherche progressiste fondé par Bookchin et Dan Chodorkoff dans le Vermont en 1974⁸. Si l'on peut parfois sourire en lisant aujourd'hui ce texte, et être critique également devant la foi, parfois naïve, portée dans le futur développement des technologies qu'il transmet, il faut se souvenir que l'automatisation du travail industriel dans la production et le développement des technologies vertes commençaient alors seulement à devenir une réalité concrète. C'était une époque où les progrès étaient importants et (encore) prometteurs – bien que déjà contaminés par la logique du profit. Cette dernière a d'ailleurs eu le dessus sur le projet libérateur.

Enfin, et dans un genre différent, on ne peut manquer de s'attarder sur «Écoute, camarade!» (1969). Ce pamphlet sous forme de coup de gueule marquait une critique du marxisme et des groupes communistes, pour appeler de ses vœux au renouvellement d'un projet de gauche au travers de lignes plus libertaires. Un texte qui se voulait une tentative d'empêcher la SDS (Students for a Democratic Society), le mouvement radical emblématique de la contre-culture étatsunienne de la fin des années 1960, d'être récupérée par les courants marxistes-léninistes, dont le Progressive Labor Party (PLP) dénoncé dans le texte. Avec malheureusement le triste destin que l'on sait, soit la dissolution du mouvement en groupes rivaux.

Certains textes réunis ici se voient également traduits en français pour la première fois. C'est le cas de «Désir et besoin»,

8. L'Institut d'écologie sociale fut un des centres pionniers du genre à offrir des cours d'écotechnologie, d'écoféminisme et d'autres domaines alternatifs et radicaux. Les cours et les expériences *in situ* y ont duré une trentaine d'années, prenant fin avec la vente en 2006 du terrain de Maple Hill, dernier lieu à avoir hébergé physiquement l'Institut. Aujourd'hui, l'ISE se consacre à sa mission éducative de diffusion des idées de l'écologie sociale, en plus d'organiser un séminaire annuel et de collaborer au Prescott College Master of Arts Program, en Arizona, qui offre à ses étudiants une maîtrise en écologie sociale. Les intéressés peuvent visionner sur le site <www.ecologiesociale.ch> ou sur YouTube la vidéo d'une interview de Dan Chodorkoff qui retrace les activités de l'Institut.

les deux parties de « Les événements de mai-juin 1968 », mais aussi « Les formes de la liberté », texte central et une des premières recherches de Bookchin sur le fonctionnement des révolutions et des démocraties directes populaires, qui deviendra par la suite une de ses principales préoccupations. Inédit, c'est également le cas du texte « Au-delà de la rareté »⁹. Un article partiellement traduit retrouvé dans le fonds du CIRA de Lausanne sous forme de manuscrit annoté mais qui n'a, semble-t-il, jamais été publié. En revanche, le choix a été fait de ne pas retenir un texte de l'édition originale : « A discussion on "Listen, Marxist!" ». Cela essentiellement pour resserrer le propos et éviter trop de répétitions avec les textes déjà réunis, le texte reprenant dans ses grandes lignes les arguments développés dans « Listen, Marxist! » (l'article fait le résumé des principaux débats qu'a suscités la publication de ce dernier). Par contre, la nouvelle introduction de l'édition de 1986 fait l'objet ici d'un résumé en guise de postface, dans lequel Bookchin revient sur l'héritage des années 1960¹⁰.

Écrits il y a près de cinquante ans pour la plupart, ces textes sont indéniablement ancrés dans une époque de confiance, de découvertes scientifiques importantes, mais aussi de nouvelles aspirations, qu'elles soient d'égalité (avec le mouvement des droits civiques aux États-Unis et les luttes féministes), écologistes, pacifistes, culturelles, sexuelles... *Post-Scarcity Anarchism* voit le jour si près des poussées révolutionnaires de la fin des années 1960 que leur parfum empreint d'optimisme imprègne bon nombre

9. En réalité, un texte avait déjà été publié en français sous le titre de « Au-delà de la rareté », dans le recueil *Pour une société écologique* cité plus haut. Mais il s'agissait de l'introduction de Bookchin à *Post-Scarcity Anarchism* et non de l'article qui portait ce nom-là au sein du recueil.

10. La version originale anglaise de *Post-Scarcity Anarchism* a connu plusieurs rééditions. La première édition est parue en 1971 chez Ramparts Press, et fut rapidement rééditée ensuite chez Wildwood House à Londres en 1974. Une deuxième édition révisée et contenant une nouvelle introduction a par la suite été publiée en 1986 chez Black Rose Books, avant d'être l'objet, en 2004, d'une ultime édition chez AK Press, dans la collection « Working Series », bonifiée d'une préface inédite de l'auteur, non reproduite ici. Les traductions ici présentées se basent sur les premières éditions du recueil.

de ses pages. Ces textes demeurent, de l'avis de beaucoup de commentateurs, parmi les plus inspirants de l'auteur. Les relire aujourd'hui a ainsi quelque chose de salvateur, dans une époque qui en a bien besoin.

Avec le recul, on constate que certaines expressions utilisées par Bookchin à l'époque ont malgré tout évolué, se précisant ou se modifiant par la suite. Les concepts « d'après-rareté » et « d'éco-communauté » particulièrement se sont faits de plus en plus rares dans les écrits des décennies qui ont suivi¹¹. Le lieu de vie est devenu la « commune » et le modèle d'échange une « économie de gestion » basée sur la notion d'usufruit. De même, le principe de « révolution spontanée » a été passablement revu. Bookchin en est venu à militer davantage en faveur d'une stratégie de contre-pouvoir, non hiérarchique et non étatique, à développer en marge des institutions existantes – mais qui permettrait de construire les formes institutionnelles à même d'opérer une sortie de l'État et du capitalisme. Sa pensée a ainsi évolué, tout comme le contexte politique et culturel s'est profondément modifié. Les appels à l'utopie, au désir – à l'Éros! – raisonnaient fort dans les années 1960, mais ils étaient certainement moins porteurs 15 à 20 ans plus tard. Qu'importe, on gardera en souvenir la verve, par moments presque lyrique, qui se dégage de certains de ces écrits.

C'est vrai, les années 1960 sont derrière nous. Nous sommes aujourd'hui en 2015. Pourtant, on aspire encore et toujours au changement. Et un revirement radical n'est plus guère une affaire d'utopie. Il s'agit plutôt d'une question de logique, reconnue aujourd'hui même par les scientifiques honnêtes. Et sans doute l'utopie retrouvée est-elle même la voie à suivre pour sortir la tête haute de l'absurdité autodestructrice du monde actuel. D'ailleurs, Bookchin lui-même a toujours tenu à conserver une certaine part d'utopie dans tous ses écrits. Le projet communaliste qu'il mit de

11. Plus rares, mais sans disparaître : Bookchin rappelait encore le besoin de développer « l'après-rareté » comme condition préalable pour le développement d'une société communaliste dans « The Future of the Left », un de ses derniers textes rédigé en 2002.

l'avant dans les dernières années de sa vie s'inscrivait également dans une vision éminemment utopiste, qu'il revendiquait.

Mais encore faut-il commencer par y croire. Commencer par cesser d'écouter toutes ces voix qui nous répètent inlassablement qu'il n'y a pas d'alternatives crédibles et qu'à ce titre, la dégradation continue de nos existences et de nos lieux de vie est un mal nécessaire. Il faut dissiper cette illusion, faire taire ces voix et refuser de mordre dans ce citron. Oui, il est légitime de lui préférer un autre fruit. Mais il nous revient la responsabilité de le choisir. De le vouloir. Et même de le créer. À sa manière, pour le coup plus philosophique et politique que rock'n'roll, Murray Bookchin nous a transmis le cri revendicateur de « Remboursez ! » Et ce n'est que par ce refus, cette volonté de changement, d'en vouloir plus, que la vie pourrait, comme il se doit, ressembler à la Terre d'Eluard, « bleue comme une orange ». Une orange bien mûre et sucrée dans laquelle on mord avec ravissement.

Vincent Gerber
Octobre 2015

Faites circuler nos livres.
Discutez-en avec d'autres personnes.

Si vous avez des commentaires, faites-les nous parvenir;
nous les communiquerons avec plaisir aux auteur.e.s
et à notre comité éditorial.

écosociété

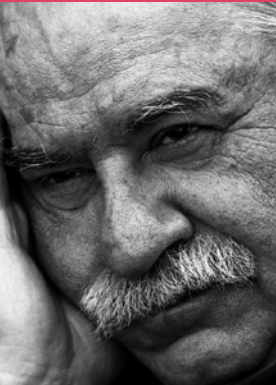
LES ÉDITIONS ÉCOSOCIÉTÉ
C.P. 32 052, comptoir Saint-André
Montréal (Québec) H2L 4Y5
ecosociete@ecosociete.org
www.ecosociete.org

NOS DIFFUSEURS

CANADA
Diffusion Dimedia inc.
Tél. : (514) 336-3941
general@dimedia.qc.ca

FRANCE ET BELGIQUE
DG Diffusion
Tél. : 05 61 000 999
dg@dgdiffusion.com

SUISSE
Servidis S.A
Tél. : 022 960 95 25
commandes@servidis.ch



© Ludwig Rauch

Qu'est-ce qu'un
« Retrouvailles »
d'Écosociété ? Un
livre qui n'a jamais
cessé d'être présent
chez les militants,
sur le terrain. Un
texte que l'on aime
raconter, comme un
mauvais coup.
Un outil pour
remuer le monde.

Dans ce recueil de textes pionniers (1965-70) qui ont fait sa renommée, Murray Bookchin conjugue sa vision anarchiste et écologiste avec les possibilités prometteuses d'une société d'abondance. Une abondance envisagée non pas sous la forme d'un accès illimité à des biens de consommation pléthoriques, mais bien une par laquelle l'être humain a amplement les moyens de satisfaire ses besoins fondamentaux pour se consacrer à l'assouvissement de ses désirs réels.

S'attendant à esquisser les contours d'une telle société, Bookchin appelle à dépasser l'économie politique marxiste, enracinée dans une ère de pénurie matérielle et soumise aux logiques de la rareté économique. Si les avancées technologiques du XX^e siècle ont grandement accru la production, cela s'est fait au profit d'intérêts corporatifs et aux dépens des besoins humains et de la soutenabilité écologique. Et si l'émancipation pouvait jadis sembler passer par un certain productivisme sous l'égide de structures autoritaires, aujourd'hui les outils nécessaires à une auto-organisation de la société ont largement été développés et, combinés avec la perspective écologique, ils ont grandement modifié le paysage révolutionnaire. Les sociétés post-industrielles ont en effet le potentiel de se muer en des sociétés d'abondance favorisant l'accomplissement des potentialités sociales et culturelles latentes dans les écotecnologies. Avant-gardiste, Bookchin défendait en ce sens les énergies renouvelables et des institutions décentralisées.

Lire Bookchin, c'est renouer avec une verve utopique rafraîchissante, qui rappelle avec force que d'autres voies sont envisageables pour le devenir de nos sociétés. *Au-delà de la rareté* est également une lecture incontournable pour comprendre les origines théoriques de l'écologie sociale, concept que cet intellectuel étatsunien a raffiné tout au long de sa vie de militant.

Fondateur de l'Institut d'écologie sociale du Vermont, Murray Bookchin (1921-2006) a été une figure de proue de l'anarchisme, de la Nouvelle Gauche et de l'écologie aux États-Unis. Les Éditions Écosociété doivent leur nom à son concept d'« écologie sociale ». Son ouvrage Une société à refaire a été l'un des premiers essais publié par la maison.